

La fortification comme sceptre des Ayyoubides et des Mamelouks dans le Bilād al-Shām et en Égypte à l'époque des croisades

Benjamin Michaudel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/157>

DOI : 10.4000/beo.157

ISBN : 978-2-35159-318-9

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 51-64

ISBN : 978-2-35159-038-4

ISSN : 0253-1623

Référence électronique

Benjamin Michaudel, « La fortification comme sceptre des Ayyoubides et des Mamelouks dans le Bilād al-Shām et en Égypte à l'époque des croisades », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], Supplément LVII | Mars 2008, mis en ligne le 13 novembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/beo/157> ; DOI : 10.4000/beo.157

LA FORTIFICATION COMME SCEPTRE DES AYYOUBIDES ET DES MAMELOUKS DANS LE BILĀD AL-SHĀM ET EN EGYPTTE À L'ÉPOQUE DES CROISADES

Benjamin MICHAUDEL

Institut français du Proche Orient

La fortification constitua à l'époque des croisades un des principaux outils architecturaux dans la gestion et dans la résolution des conflits opposant les croisés aux musulmans dans le Bilād al-Šām. Elle permit la surveillance des frontières de part et d'autre et le développement d'une économie rurale et d'agglomérations denses dans les fiefs ou les *iqtā'* protégés par des châteaux ou des tours. Durant sa grande phase de développement entre la fin du XII^e siècle et la fin du XIII^e siècle, la fortification devint également pour les souverains ayyoubides et mamelouks l'instrument privilégié pour l'implantation ou la consolidation de leur pouvoir dans les territoires musulmans qui échappaient encore à leur contrôle ou dans les provinces prises aux croisés dont la soumission passait à la fois par les armes et par la puissance symbolique représentée par un château fort.

Cette instrumentalisation de la fortification au profit du pouvoir connut trois grandes périodes entre la fin du XII^e siècle et la fin du XIII^e siècle, parallèlement à l'évolution technique de l'architecture militaire islamique et aux grands changements politiques qui marquèrent le Bilād al-Šām et l'Égypte.

I. L'UTILISATION DE LA FORTIFICATION PAR SALADIN À LA FIN DU XII^e SIÈCLE

Au moment de son avènement au Caire après la mort de Nūr al-Dīn en 1174, Saladin dut rapidement affirmer son autorité dans l'Égypte fatimide ainsi que dans le Bilād al-Šām resté en grande partie fidèle aux Nūrīdes. La fortification constitua alors l'un des outils privilégiés pour une telle politique d'affirmation et de consolidation du pouvoir dans l'empire ayyoubide naissant, outil employé de manière différente en Égypte et dans le Bilād al-Šām (fig. 1).



Fig.1 : Principaux sites fortifiés du Bilād al-Šām à l'époque des croisades

Dès l'année 1170-1171, Saladin avait entrepris en tant que vizir du pouvoir fatimide en Égypte des travaux de fortification limités par de faibles moyens financiers et qui répondaient surtout à des considérations défensives, quelques années après la campagne militaire croisée de 1168 d'Amalric qui parvint jusqu'aux portes du Caire et après l'expédition maritime byzantino-croisée de 1169 contre Damiette. Il fit ainsi restaurer les murailles fatimides du

Caire, conquit la forteresse d'Ayla dans la mer Rouge et fit améliorer les fortifications d'Alexandrie ¹.

En revanche, le grand programme de fortification du Caire dont il ordonna la mise en œuvre moins de deux ans après la mort de Nūr al-Dīn, durant l'année 1176, procéda en grande partie d'une volonté de Saladin d'affirmer son indépendance vis-à-vis d'un pouvoir nūride à l'agonie dans le Bilād al-Šām, mais répondit également du souci d'enterrer définitivement le pouvoir fatimide en Égypte dont il avait progressivement sapé les bases depuis son accession au vizirat en 1169. Saladin confia ainsi à son maréchal l'émir Baha' al-Dīn Qaraqūš la direction d'un programme de fortification d'une ampleur jusque-là inégalée dans l'ancienne capitale fatimide. Ce programme architectural conduisit à l'édification d'une citadelle au sommet d'un promontoire au sud-est du Caire, mais surtout à l'enfermement du Caire et de Fustāṭ au sein d'une gigantesque muraille de vingt kilomètres de long dont la citadelle constituait le maillon directeur (fig. 2) ².

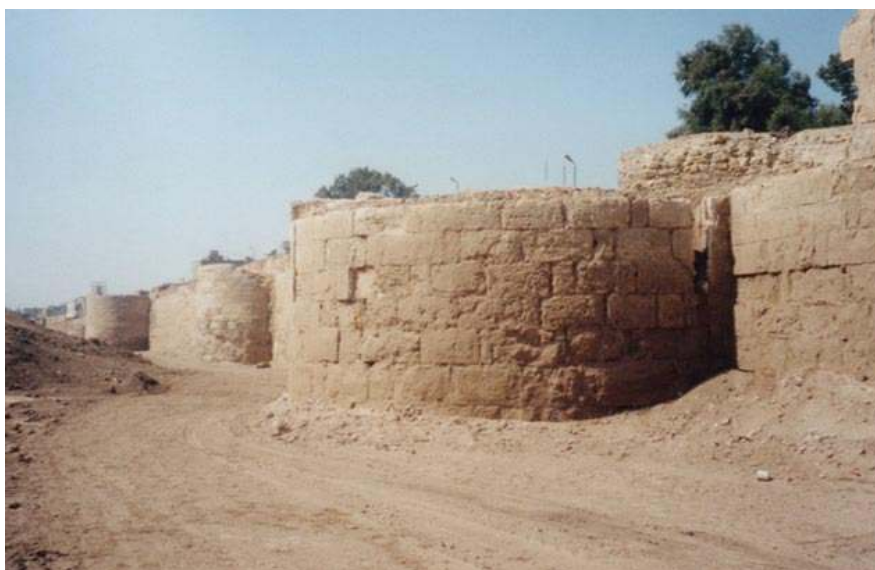


Fig. 2 : Muraille ayyoubide du Caire. Segment nord-est de la muraille avec des tours de flanquement semi-circulaires.

1. J.-M. Mouton, Sami 'Abd al-Malik, « La forteresse de l'île de Graye (Qal'at Ayla) à l'époque de Saladin. Étude épigraphique et historique », *Annales islamologiques*, XXIX (1995), p. 85 ; N. O. Rabbat, *The citadel of Cairo - A new interpretation of Royal Mamluk Architecture*, Brill (Leyde, 1995), p. 6-7.

2. 'Imad al-Dīn al-Iṣfahānī, *Kitāb al-fayḥ al-qussī fī fath al-qudsī (583/1187-589/1193)*, éd. M. Mahmūd Ṣabāḥ, (Le Caire, 1975), p. 209.

Si ce vaste chantier de construction répondait en partie à des impératifs défensifs, comme en témoigna également le lancement de programmes de fortification dans le Sinaï et le long de la côte égyptienne à la même époque, il permit surtout à Saladin de façonner le Caire comme la capitale de son nouvel empire. En effet, la ville représentait jusqu'à cette époque la capitale du califat fatimide. Fondée en 969 au nord de la ville d'al-Fuṣṭāṭ, la ville du Caire (al-Qāhira) acquit à cette époque le statut de centre politique et religieux des Fatimides et fit l'objet de travaux de fortifications attentifs qui se traduisirent par la construction de deux murailles successives, la première édifiée en 971 en briques, la seconde élevée au devant de la précédente entre 1088 et 1092 avec une maçonnerie de pierre ³.

L'édification de la citadelle, conçue comme la résidence du nouveau souverain, sur un promontoire dominant la ville marquait la prééminence politique de Saladin et des Ayyoubides par rapport aux souverains fatimides qui avaient établi leurs propres résidences en contrebas, dans la ville même. La citadelle du Caire devint ainsi le sceptre du pouvoir de Saladin en Égypte en même temps que son écrin, dans la mesure où elle constituait avant tout un ouvrage fortifié dans lequel Saladin, ses proches et son corps de troupe mamelouk pouvaient se réfugier en cas d'invasion du Caire par les croisés ou de révolte de la ville contre son nouveau souverain.

L'extension de la politique défensive à l'ensemble de l'Égypte, avec des campagnes de fortifications sur les principales positions côtières et sur les principales voies de communication du Sinaï, symbolisa l'extension du pouvoir de Saladin à l'ensemble de l'ancienne province fatimide et marqua l'émergence d'un territoire musulman en mesure de rivaliser avec le puissant royaume de Jérusalem voisin. Mais, au-delà du symbole pour son propre pouvoir représenté par ce chantier pharaonique, Saladin songeait déjà à la continuité de sa dynastie, à ses successeurs, et, conscient que les travaux de fortification ne seraient sans doute pas achevés avant sa mort, il souhaitait leur céder une capitale puissante sur laquelle ils pourraient reposer leur autorité.

Le programme défensif du Caire initié à la fin du XII^e siècle valida donc la transition politique entre les Fatimides et les Ayyoubides, transition qui ne constitua pas sur le terrain un rejet total des fortifications préexistantes puisque les enceintes édifiées à l'époque fatimide autour du Caire furent préservées. Le pragmatisme défensif prôné par Saladin accompagna ainsi la transition politique.

3. S. Pradines, B. Michaudel, J. Monchamp, « La muraille ayyoubide du Caire : les fouilles archéologiques de Bāb al-Barqīyya et Bāb al-Maḥrūq », *Annales islamologiques*, XXXVI (2002), p. 287-288.

Parallèlement, durant son règne, Saladin n'entreprit pas dans le Bilād al-Šām une politique de fortification similaire à celle mise en œuvre en Égypte, principalement du fait d'une gestion différente du pouvoir. Ainsi, après avoir unifié la quasi-totalité des anciennes provinces nūrides sous son autorité, le sultan pratiqua une politique de délégation du pouvoir en faveur de ses émirs les plus fidèles et des membres de sa famille. Il confia ainsi à ces derniers à titre d'*iqṭā'* de vastes territoires ayant appartenu auparavant aux seldjoukides ou ayant été conquis directement sur les croisés durant son règne.

Ces titulaires d'*iqṭā'* ayant à leur charge la défense de leur territoire fraîchement acquis comme devoir vis-à-vis de leur souverain, ils devaient assurer l'entretien des positions fortifiées qui en assuraient la garde. Ce système de délégation du pouvoir fut donc accompagné d'un système de délégation des politiques de fortification qui représenta également un moyen d'affirmation de leur autorité provinciale et la clef d'une semi-autonomie par rapport au pouvoir central représenté par Saladin et l'Égypte⁴.

Ce fut ainsi le cas de l'*iqṭā'* des émirs Mengüverish, situé dans le nord de la Syrie côtière, où le pouvoir était exercé de manière quasi autonome par rapport à la principauté d'Alep à laquelle était en principe rattaché le territoire. Les émirs qui se succédèrent à la tête de l'*iqṭā'* après son octroi par Saladin en 1188 régnèrent durant plus de 80 ans⁵. Cette pérennité de l'*iqṭā'* est d'autant plus remarquable que le territoire avait été fraîchement conquis sur la



Fig. 3 : Château de Saladin, Ṣahyūn. Vue générale du front est.



Fig. 4 : Château de Burzayh. Vue générale depuis le sud-est.

4. Sur les obligations militaires liées à l'*iqṭā'* à l'époque ayyoubide, voir A.-M. Eddé, *La principauté ayyoubide d'Alep (1183-1260)*, éd. Franz Steiner Verlag (Stuttgart, 1999), p. 279 et suivantes.

5. *Ibid.*, p. 267-268. Ibn Wāṣil, *Mufarrīğ al-kurūb*, éd. Ğ al-Dīn al-Šayyāl (Le Caire, 1953-1977), vol. 2, p. 261-262.

principauté d'Antioche par Saladin et qu'il se trouvait dès lors en position de porte à faux entre Antioche au nord et la côte tenue par les ordres militaires au sud. Les émirs initièrent alors des campagnes de fortification « privées » sur les quatre principales forteresses qui protégeaient les frontières de ce territoire, à savoir Şahyūn/Saône qui en constituait la capitale (fig. 3), Balatunus, Burzayh (fig. 4) et Bikisra'il.

Deux facettes complémentaires de l'exercice du pouvoir par Saladin sont ainsi révélées au travers de deux politiques défensives distinctes menées à la fin du XII^e siècle : en Égypte, la soumission des Fatimides passa par la mise en œuvre d'un grand programme de fortification du Caire et de campagnes de fortification sur les principales zones stratégiques que Saladin supervisa en grande partie. Dans le Bilād al-Şām, le système de délégation d'*iqṭā'* pratiqué par Saladin à très grande échelle sur les territoires pris aux croisés ou aux Nūrīdes engendra des politiques de fortification individuelles ordonnées et mises en œuvre par les *muqṭā'* désireux d'acquérir par ce biais un semblant d'autonomie militaire et financière. Cette politique se révéla à double tranchant puisque, si elle permit l'émergence d'un grand nombre de programmes de fortification « privés » dans le Bilād al-Şām sans que le sultan ait eu à les superviser comme en Égypte, elle favorisa aussi l'émergence d'*iqṭā'* puissants que ses successeurs eurent des difficultés à maintenir sous contrôle.



Fig. 5 : Château de Şayzar. Vue générale depuis le sud-est.

II. LA FORTIFICATION, INSTRUMENT DES RIVALITÉS ENTRE SUCCESSEURS DE SALADIN DURANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIII^e SIÈCLE

La période qui suivit la mort de Saladin marqua une transition politique et militaire importante dans le Bilād al-Şām et en Égypte qui se traduisit par l'essor d'une architecture

militaire islamique performante durant la première moitié du XIII^e siècle. Cette période vit naître une grande tension entre les successeurs de Saladin qui luttèrent pour leur propre prééminence à la tête du vaste empire que leur laissa ce dernier en héritage. Dans le cadre de ces luttes de pouvoir internes au monde musulman, deux pôles principaux s'affirmèrent et demeurèrent en rivalité durant la première moitié du XIII^e siècle : la principauté d'Alep, dirigée par al-Zāhir Ġāzī et le binôme principauté de Damas-principauté du Caire sous l'autorité d'al-Ādil.

La lutte contre les croisés passa au second plan durant cette période du fait de la multiplication des trêves et des traités de paix et l'attention des deux principaux souverains ayyoubides put alors se porter sur la consolidation de leur pouvoir au sein de leurs territoires respectifs. Ils pratiquèrent alors une politique de centralisation des *iqṭā'* concédés à l'époque de Saladin qui aboutit à la mise sous contrôle des émirs titulaires d'un *iqṭā'* au sein des grandes principautés voire à leur remplacement par des gouverneurs représentant directement les souverains. Cette politique visait à une unification territoriale et politique des deux grands pôles de l'empire afin de limiter les dissensions et les faiblesses défensives face aux rivaux respectifs au sein de la famille ayyoubide.

La fortification joua un rôle clef dans cette politique centralisatrice des deux grands souverains ayyoubides, dans la mesure où la mise sous contrôle des *iqṭā'* se traduisit généralement sur le terrain par la mise en œuvre de programmes de fortification « sponsorisés » par Alep, Damas et Le Caire et destinés à la fois à améliorer le système défensif d'une région, le réseau défensif de la principauté à plus grande échelle, et également à affirmer le pouvoir du souverain même dans les provinces les plus éloignées des capitales. Cette politique de fortification généralisée de l'Empire ayyoubide fut surtout la réponse des deux grands souverains d'Alep et de Damas / Le Caire à leur souci de surpasser leurs rivaux respectifs par la superficie de leurs possessions et par la qualité de leur système défensif régional qui se devait d'être suffisamment dissuasif afin de prévenir toute attaque. Ce fut cette rivalité politique et militaire qui engendra cette émulation défensive, cette course à la défense ininterrompue et interne au monde musulman et qui favorisa la maturation de la fortification islamique durant cette période.

Les sites concernés par cette politique de fortification furent très nombreux dans le Bilād al-Šām : on peut citer Alep, Ḥārim, Qal'at Nağm, Qal'at Ġa'bar, al-Šuğūr-Bakās, Apamée/Qal'at al-Muḍīq, Šayzar (fig. 5) pour la principauté d'Alep et Damas, Bosra (fig. 6), Šalḥad, 'Ağlūn, Šawbak, Karak et Le Caire pour la principauté de Damas / Le Caire.



Fig. 6 : Citadelle de Bosra. Tours et courtines à l'angle sud-est de la citadelle.

À la différence de Saladin qui ne supervisa véritablement les programmes de fortification qu'en Égypte, ses successeurs à la tête l'empire ayyoubide se montrèrent particulièrement soucieux de la mise en défense de l'ensemble du Bilād al-Šām, en particulier au niveau des frontières entre les principautés ayyoubides et les États latins. Ils financèrent de nombreux chantiers de construction, intervinrent directement sur l'évolution des travaux en inspectant régulièrement les positions fortifiées principales. L'application de cette politique de fortification à grande échelle comme instrument de l'extension de l'autorité du souverain sur l'ensemble de son territoire contribua à l'émergence d'une fortification islamique originale, aux caractères défensifs uniformisés et standardisés.

Les souverains attachèrent une attention particulière aux capitales de leurs principautés, en l'occurrence Alep, Damas et Le Caire dont les citadelles devinrent leur résidence : ils conjuguèrent les travaux d'architecture défensive à des travaux d'architecture palatiale destinés à faire de ces espaces initialement voués à la défense des espaces de vie, de véritables palais fortifiés reflétant leur puissance militaire et politique ⁶.

La forteresse d'al-Šuġūr-Bakās, localisée au nord-est de la Syrie côtière, est emblématique de cette politique défensive ayyoubide (fig. 7). Conquise sur les croisés par

6. La citadelle d'Alep constitua l'archétype de cette politique de construction ayyoubide avec l'édification d'un vaste complexe palatial et d'une puissante porterie durant la première moitié du XIII^e siècle. Y. Tabbaa, *Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo*, éd. Penn State University Press (Pennsylvania, 1997), p. 19-26, 53-96.

Saladin en 1188 et confiée en *iqṭā'* à l'émir Ġars al-Dīn Qiliġ au sein du territoire de la principauté d'Alep, la position fortifiée fut mise sous contrôle en 1198 par le prince al-Zāhir Ġāzī après la révolte des descendants de l'émir ⁷. Le prince d'Alep lança alors immédiatement sur le site un programme de fortification d'une ampleur considérable répondant à des préoccupations militaires du fait de la proximité d'Antioche, mais également à des ambitions politiques. En effet, la conquête du château par le prince d'Alep et sa transformation en une puissante forteresse symbolisaient l'implantation de l'autorité du prince dans une région demeurée jusque là dans une situation de semi-autonomie, voire de rébellion encouragée par la distribution des *iqṭā'* sous le règne de Saladin. La présence de six voire sept mentions épigraphiques sur le site confirme son statut de vitrine pour le pouvoir du prince ayyoubide d'Alep : ces inscriptions aux textes similaires glorifiant al-Zāhir Ġāzī pour la mise en défense du site furent disposées aux niveaux des accès les plus fréquentés du château ⁸.



Fig. 7 : Château d'al-Šuġūr-Bakās. Entrée coudée ayyoubide sur le front ouest.

Quelques îlots semi-autonomes subsistèrent en marge de cette politique des grands successeurs de Saladin, tout au moins durant les premières décennies du XIII^e siècle, et développèrent leurs propres politiques défensives destinées à pérenniser autant que possible leur pouvoir local. Ce fut le cas de la principauté de Homs où le souverain Šīrkūh II lança des programmes de fortification ponctuels sur des forteresses telles que celles de Palmyre, de

7. Ibn Wāṣil, *op. cit.*, vol. 3, p. 81.

8. F. Qusara, *Hisn al-Shuġhr-Bakas*, éd. Maṭba'at al-Sharq (Alep, 1988), p. 29-32.

Raḥba, de Šumaymis afin d'étendre son autorité sur les steppes orientales contrôlées par les tribus bédouines⁹.

Ce fut également le cas de l'*iqṭā'* des émirs Mengüverish précédemment décrit, où les émirs affirmèrent leur pouvoir régional par l'exécution de programmes de fortification sur les principaux châteaux placés sous leur contrôle : la forteresse de Şahyūn fit l'objet de travaux attentifs, notamment avec l'édification d'un complexe palatial semblable à celui de la citadelle d'Alep¹⁰.

Enfin, le territoire des Isma'iliens, enclave chiite constituée au milieu du XII^e siècle au cœur de la chaîne montagneuse syrienne, en bordure de la principauté d'Alep sunnite et des États latins, parvint à maintenir ses frontières à cette époque par la mise en œuvre de programmes de fortification « locaux » sur les châteaux principaux parmi lesquels Maşyāf jouait le rôle de capitale (fig. 8)¹¹.



Fig. 8 : Citadelle de Maşyāf. Vue générale depuis l'est.

III. LA FORTIFICATION COMME SYMBOLE DE LA MAÎTRISE MILITAIRE ET POLITIQUE MAMELOUKE EN ÉGYPTE ET DANS LE BILĀD AL-ŠĀM À LA FIN DU XIII^e SIÈCLE

L'avènement des Mamelouks au milieu du XIII^e siècle marqua le dernier grand tournant des croisades avec l'essor d'une oligarchie militaire qui soumit définitivement les derniers

9. B. Major, « Al-Malik Al-Mujahid, Ruler of Homs, and the Hospitallers (The Evidence in the Chronicle of Ibn Wasil) », *Crusaders and the Military Orders, Expanding the Frontiers of Medieval Latin Christianity*, éd. SSCLE et CELL (Budapest, 2001), pp. 61-75.

10. Y. Tabbaa, *Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo*, op. cit., p. 89-91.

11. V. Vachon, « Les châteaux isma'iliens du Djabal Bahrâ' », *La fortification au temps des croisades*, Presses universitaires de Rennes (Rennes, 2004), p. 219-241.

territoires conservés par les croisés sur les rives du Bilād al-Šām. À l’instar de leurs prédécesseurs ayyoubides, mais dans une moindre mesure, les Mamelouks surent utiliser la fortification comme un moyen pour asseoir leur pouvoir tant dans les provinces de l’hinterland du Bilād al-Šām demeurées fidèles aux successeurs de Saladin que dans les nouvelles régions acquises aux dépens des croisés.

Dans les anciens territoires ayyoubides de l’hinterland du Bilād al-Šām et de l’Égypte, l’installation des Mamelouks conduisit à une reprise en main généralisée des *iqṭā’* demeurés en marge de l’Empire ayyoubide et des possessions des grands princes ayyoubides par la nomination de gouverneurs représentant le sultan. La transition fut progressive et se produisit soit de manière pacifique avec l’installation d’un gouverneur au moment de la mort d’un *muqṭa’* ayyoubide, comme ce fut le cas pour l’*iqṭā’* des émirs Mengüverish, soit au terme d’une expédition militaire comme ce fut le cas pour l’*iqṭā’* d’al-Muğīṭ, seigneur ayyoubide de Karak et de Šawbak¹². Ce système fut également appliqué dans les derniers territoires pris aux croisés durant cette période, où des gouverneurs furent nommés à la tête des principales villes et positions fortifiées (Karak des Chevaliers, ‘Akkār, Şafad...). Les sultans mamelouks, et en particulier Baybars qui nomma un grand nombre de gouverneurs dans le Bilād al-Šām et en Égypte, purent par ce système étendre leur autorité sur l’ensemble des anciens territoires ayyoubides et exercer un contrôle direct sur la gestion de ces territoires et le développement de leurs politiques de défense.

Toutefois, à la différence de l’époque ayyoubide, la fortification n’eut pas de rôle aussi déterminant dans l’affirmation du pouvoir dans l’Empire mamelouk. Les citadelles et les forteresses constituaient certes les résidences des gouverneurs et centralisaient la vie politique, économique et militaire de la région, comme à l’époque ayyoubide, mais les sultans mamelouks ne furent pas en mesure de lancer des programmes de fortification d’une ampleur comparable à ceux de leurs prédécesseurs sur les capitales de leur empire et sur les châteaux principaux, à l’exception du Caire où la citadelle fut profondément remaniée défensivement à la fin du XIII^e siècle¹³. La raison principale de cette situation fut que les Mamelouks récupérèrent des forteresses et des citadelles généralement en bon état de conservation, tant dans les anciens territoires ayyoubides que dans les provinces prises aux croisés. Ils ne purent donc symboliser l’implantation de leur pouvoir sur telle ville ou telle région par la mise en œuvre d’un ambitieux

12. Al-Maqrīzī, *Kitāb al-Sulūk*, éd. M. Ziyāda et F. Ašūr (Le Caire, 1934-1972), vol. 1, p. 447.

13. N. O. Rabbat, *The citadel of Cairo - A new interpretation of Royal Mamluk Architecture*, Brill (Leyde, 1995), p. 96-131, 139-146.

programme de fortification *ex nihilo*, mais durent adapter leurs travaux aux fortifications préexistantes. En effet, les sultans ne pouvaient se risquer à démanteler ces ouvrages défensifs ayyoubides et croisés pour symboliser la chute de leurs constructeurs, ce qui aurait constitué une grave erreur militaire et politique comme le soulignèrent fréquemment les chroniqueurs de l'époque, notamment après le démantèlement du château de Šawbak en 1293 ¹⁴.



Fig. 9 : Krak des Chevaliers. Vue générale depuis le sud-ouest (à droite au premier plan, front sud avec les tours monumentales)

Les travaux menés par les Mamelouks sur ces châteaux et citadelles enlevés aux Ayyoubides et aux croisés prirent alors la forme de restaurations et d'améliorations défensives localisées, à l'échelle de quelques tours et de quelques segments de courtine, mais avec une perspective constante vers la monumentalité et l'ostentation. Ainsi, ils édifièrent des tours et des courtines aux dimensions surpassant celles des autres ouvrages *in situ*, comme à Karak, à 'Akkār, à Marqab, au Krak des Chevaliers et à Alep (fig. 9). Ils améliorèrent de manière systématique les faiblesses défensives des fortifications préexistantes en faisant preuve d'une grande maîtrise technique, notamment avec la construction de galeries de mâchicoulis et de bretèches sur les couronnements des ouvrages de Šawbak, du Krak des Chevaliers et de Bosra (fig. 10).

Parallèlement, les Mamelouks affichèrent de manière ostentatoire la transformation progressive de ces forteresses comme résidences palatiales initiée à l'époque ayyoubide,

14. Ibn al-Furāt, *Ta'riḥ al-Duwal wa l-Muluk*, éd. H. al-Šamma' (Beyrouth, 1939), vol. 8, p. 156.

confirmant une supériorité militaire et politique en cette fin du XIII^e siècle qui autorisait l'introduction du décor au sein de bâtiments initialement dévolus à la défense. Les inscriptions dédicatoires louant le génie constructif des sultans furent alors mises en valeur grâce à des motifs décoratifs (bas-reliefs de félins et motifs floraux encadrant les bandeaux épigraphiques du règne de Baybars comme au Crac des Chevaliers, à 'Akkar, au Caire) et grâce à des jeux de couleurs (alternances d'assises de calcaire et de basalte comme dans le château de Marqab). Les organes de défense devinrent également à cette époque les supports de décorations, comme les fenêtres de tir surmontées de moulures en arabesque (Crac des Chevaliers).



Fig. 10. Citadelle de Bosra. Galerie de mâchicoulis mamelouke sur la courtine sud-est.

En l'espace d'un siècle, entre la fin du XII^e siècle et la fin du XIII^e siècle, la fortification fut l'instrument clef de l'exercice du pouvoir des Ayyoubides et des Mamelouks et son utilisation parcimonieuse à la fin du XII^e siècle, puis standardisée et systématisée durant le XIII^e siècle, contribua largement à l'essor de ces dynasties ainsi qu'à la chute finale des États latins.

À la fin du XII^e siècle, Saladin utilisa la fortification pour asseoir son pouvoir en Égypte où les ruines de la dynastie fatimide étaient encore fumantes, notamment en transformant Le Caire en capitale de son empire naissant grâce à l'exécution d'un programme de fortification d'une ampleur considérable. Il n'usa pas de la même politique dans le Bilād al-Šām, préférant se reposer politiquement et militairement sur ses émirs fidèles et sur les membres de sa famille afin de se consacrer aux expéditions militaires contre les croisés.

Après la mort de Saladin en 1193 et jusqu'au milieu du XIII^e siècle, ses successeurs qui héritèrent des différentes parties du vaste empire ayyoubide usèrent de la fortification à la fois comme d'un sceau destiné à symboliser la mise sous contrôle des *iqṭā'* distribués à la fin du XII^e siècle, comme d'un bouclier indispensable pour renforcer la défense de vastes principautés et comme d'un étendard affichant la puissance militaire des princes face à leurs ennemis francs et à leurs rivaux ayyoubides.

Après la chute des Ayyoubides au milieu du XIII^e siècle, les premiers Mamelouks unifièrent le Bilād al-Šām et l'Égypte sous une puissante bannière et soumièrent définitivement les croisés. La fortification ne joua qu'un faible rôle militaire dans le renversement final des États latins mais occupa une place essentielle dans la mise en valeur et dans l'affirmation aux yeux des populations locales d'un grand nombre de châteaux et de citadelles transformés en chefs-lieux provinciaux, émanation d'une administration mamelouke centralisée. La fortification devint également à cette époque la vitrine d'une ingéniosité défensive à son apogée et d'une expression artistique qui prenait le pas sur la fonctionnalité purement militaire des châteaux devenue secondaire après la fin des croisades.